

Par Jacqueline Fastrès et Jean Blairon

« Avec les médias modernes,  
ce qui est à portée de vue  
n'est plus à portée de la main. »

LUC BOLTANSKI<sup>1</sup>

En cette période hivernale, deux événements médiatiques nous incitent à un recul réflexif sur la manière dont la question de la pauvreté se déploie dans les médias.

Le premier événement est le succès fulgurant et réédité de Viva for Life, dont la seconde édition a battu les records, de dons comme d'audience : 2.103.404 euros en 2014 contre 1.267.351 euros en 2013 ; 84.811 mentions sur les réseaux sociaux, dont le verdict semble en passe d'éclipser le sacrosaint audimat.

Le second événement est la longévité médiatique du spectacle des Enfoirés ; impulsée en 1985 par Coluche pour soutenir son association des Restos du cœur, la campagne « fête » donc ses 30 ans en 2015. Comme l'indique le site officiel des enfoirés, « la raison unique et initiale des spectacles des Enfoirés est la diffusion TV, qui a lieu un à deux mois après les spectacles » ; spectacles qui, cette année, ont été accueillis du 21 au 26 janvier à Montpellier et donneront lieu à une grande soirée sur TF1 le 13 mars.

Jean-Jacques Goldman raconte de la sorte le début des Enfoirés :

« L'histoire a commencé avec l'arrivée de Coluche dans ma loge :

- Salut, il nous faudrait une chanson pour les Restos du Cœur, un truc qui cartonne, toi tu sais faire.
- Quand ?
- La semaine prochaine.

Tout était déjà là : la force de Coluche, la force de l'idée, la séduction des deux, et l'impossible qui se fait. Et tout est encore là. Intact. Sauf lui. »<sup>2</sup>

Tout est encore là, en effet. Y compris la fameuse chanson-culte des Enfoirés, dont le refrain sonne comme une antiphrase de mauvais goût : « Aujourd'hui, on n'a plus le droit (?) ni d'avoir faim ni d'avoir froid »<sup>3</sup>. Aujourd'hui, soit 30 ans plus tard, on a toujours faim et froid, et en matière de droits fondamentaux, l'époque est à la régression plutôt qu'à l'amélioration.

En 2014, les recettes des spectacles et des DVD promotionnés par les émissions TV ont rapporté 23 millions d'euros aux Restos du cœur français. Ce qui n'empêche pas le président de l'association, Olivier Berthe, de tirer la sonnette d'alarme dans la foulée des spectacles de Montpellier : « L'an dernier, on a bouclé l'exercice 2014 avec un déficit de 7 millions d'euros en 2014 (sur 183 ME) et on

1 C. Blondeau, J.-C. Sevin, « Entretien avec Luc Boltanski, une sociologie toujours mise à l'épreuve », ethnographiques.org, Numéro 5 - avril 2004 [en ligne] [www.ethnographiques.org/2004/Blondeau,Sevin.html](http://www.ethnographiques.org/2004/Blondeau,Sevin.html) (consulté le 3/3/2015).

2 [www.enfoires.com/pages/histoire.php](http://www.enfoires.com/pages/histoire.php).

3 La chanson n'est pas exempte d'ambiguïté. Ainsi, une des phrases déclare « J'ai pas mauvaise conscience. Ça m'empêche pas d' dormir. Mais pour tout dire, ça gâche un peu le goût d' mes plaisirs. ».

a prévu pratiquement 10 millions d'euros de déficit pour 2015 ». Depuis 2008, le monde associatif « est dans une situation où il doit aider de plus en plus de monde dans un monde économique où la mobilisation des moyens financiers est de plus en plus difficile à faire », a-t-il estimé.<sup>4</sup>

Quant aux dons versés via Viva for Life, ils seront redistribués à « une centaine d'associations venant en aide aux enfants pauvres ». <sup>5</sup> On ne peut qu'espérer que ces associations ne soient pas réduites pour 30 ans et plus à devoir combler un éternel tonneau des Danaïdes par des recours à ce genre d'expédient.

Parmi les donateurs de Viva for Life, figure notamment le gouvernement fédéral, comme pour l'édition précédente. En 2013, c'est 150.000 euros que le gouvernement avait offert ; cette année, c'est 100,000 euros, et l'équivalent pour Music For Life, l'opération similaire de Studio Brussel.

« Il est essentiel de tout mettre en œuvre pour donner un maximum de chances à l'ensemble de nos concitoyens dès le plus jeune âge, a dit Charles Michel. Les premières années d'une vie sont déterminantes. Nous ne pouvons rester inactifs quand de jeunes enfants souffrent de la vulnérabilité de leurs parents. C'est touchant de voir la forte mobilisation de solidarité autour de cette opération. »<sup>6</sup>

In fine, c'est ce « geste » du gouvernement fédéral, qui se positionne comme un donateur parmi d'autres plus que comme un soutien structurel, qui nous questionne le plus.

Pour nous expliquer, nous ferons un détour par la sociologie.

## UNE LECTURE SOCIOLOGIQUE AU DÉPART DES TRAVAUX DE BOLTANSKI

### Une théorie de l'action

Luc Boltanski a développé une théorie de l'action basée sur deux oppositions conjuguées<sup>7</sup>. La première opposition sépare les régimes de dispute d'une part, de paix d'autre part. La seconde opposition sépare les régimes dans lesquelles des équivalences sont activées d'une part, et ceux dans lesquelles elles sont inactivées ou désactivées de l'autre. Par « équivalences », Boltanski entend des systèmes de références communs auxquels les individus peuvent avoir recours pour guider l'action.

Si l'on croise les deux axes d'opposition, on obtient quatre positions qui correspondent à quatre régimes d'actions.



4 [www.rtl.be/info/monde/international/les-restos-du-coeur-prevoient-10-millions-de-deficit-en-2015-695163.aspx](http://www.rtl.be/info/monde/international/les-restos-du-coeur-prevoient-10-millions-de-deficit-en-2015-695163.aspx).

5 [www.dhnet.be/medias/television/record-battu-pour-viva-for-life-2-millions-d-euros-recoltes-5499bbbf3570e99725219061](http://www.dhnet.be/medias/television/record-battu-pour-viva-for-life-2-millions-d-euros-recoltes-5499bbbf3570e99725219061). In fine, 51 associations seront lauréates.

6 Ibidem.

7 Voir l'excellente interview d'avril 2004 dans ethnographiques.org par C. Blondeau, J.-C. Sevin : « Entretien avec Luc Boltanski... » *Op. Cit.*

## Du côté des régimes de dispute

- En position 1 (régime de dispute et équivalences activées), nous sommes en **régime de justice**. On se situe bien du côté de la dispute car la justice ne trouve sa raison d'être que pour trancher dans les disputes, et donc pour mettre le cadre permettant de trancher ; c'est dans ce cadre qu'on trouvera les principes d'équivalence.
- En position 2 (régime de dispute et principes d'équivalence désactivés), on ne tranche que par la **violence**, faute d'autres choix, même si, au terme des épreuves violentes, on peut être amené à trouver de nouveaux principes d'équivalence.

## Du côté des régimes de paix

- En position 3 (régime de paix et équivalences activées), Boltanski, s'inspirant des travaux de Bruno Latour sur les objets, considère que les relations entre individus sont en quelque sorte pacifiées par la présence d'objets réels ou symboliques, qui balisent les actes et servent ainsi de principe d'équivalence en installant des **routines**. « Si je vous dis : « je vais venir ce soir te voir à sept heures parce que le train part à six heures vingt-cinq », ce n'est pas moi qui décide de l'heure à laquelle arrive le train, c'est inscrit dans un horaire, je m'insère dans tout un dispositif qui va régler nos relations. Et donc là, les équivalences sont bien présentes, sans être activées de façon explicite et discursive comme c'est le cas dans les disputes en régime de justice. La référence à la contrainte exercée par des dispositifs d'objets stabilisés, va suffire à pacifier nos relations. »<sup>8</sup>
- En position 4 (régime de paix et équivalences désactivées), on se trouve dans un **régime d'amour** (Boltanski fait référence à l'agapé chrétienne). Dans ce régime, les personnes écartent le principe d'équivalence car la caractéristique de l'amour est qu'il ne compte pas, ne demande pas de compte, ne compare pas, ne se tourne pas vers le passé pour demander justice, mais se vit au présent.

Bien entendu, il est possible de passer d'un régime à l'autre.

Nous allons retrouver la référence à ces régimes dans un autre travail de Boltanski, qui nous rapproche de notre objet.

## Une théorie sur l'humanitaire

En 1993, Luc Boltanski écrit *La souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*<sup>9</sup>. Les causes humanitaires de l'époque se multiplient, et plus particulièrement le rôle des médias prête le flanc à la critique. Boltanski se penche dans ce livre sur ce qui peut mouvoir un spectateur de bonne volonté, installé devant son téléviseur et contemplant, impuissant, la souffrance de personnes vivant à des milliers de kilomètres. Comment ne pas rester impuissant, par quels mécanismes faire quelque chose ? Il entreprend l'exploration de la question humanitaire à travers de nombreux textes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles<sup>10</sup> pour mieux approcher son cheminement vers ses formes contemporaines. Il s'en explique de la sorte : « Dans *La souffrance à distance*, nous avons développé l'idée selon laquelle la souffrance, la façon dont elle est exprimée et la façon dont elle est socialisée jouaient un rôle central dans l'établissement du lien social et politique. C'est en effet, dans un très grand nombre de cas, par le truchement de la sensibilité à la souffrance que se construisent les causes en faveur desquelles les personnes s'engagent, prennent parti, s'associent ou se disputent. »<sup>11</sup>

8 Idem, *Ibidem*.

9 L. Boltanski, *La souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, suivi de *La présence des absents*, Paris, Métailié, 1993 ; Folio essais 2007.

10 Et plus spécifiquement Hannah Arendt et Adam Smith.

11 L. Boltanski, *op cit*, p. 349.

Son travail porte donc sur un « concernement » des citoyens par rapport à une souffrance qui se vit dans des pays lointains (le livre s'écrit alors que l'ex Yougoslavie est en pleine tourmente et que des drames humanitaires se nouent en diverses parties du monde) et qui ne peut leur être révélée que par les médias. Comment ce concernement peut-il s'opérer ?

Boltanski différencie tout d'abord la compassion et la pitié. La compassion est un élan d'un individu à l'égard d'un autre, singulier, qui le pousse à agir en sa faveur, sans généralisation ni communication. Alors que la pitié se parle, concerne des collectifs, généralise. Leur point commun est que l'une comme l'autre apparaissent dans l'urgence, nécessitée par la découverte d'un besoin d'aide.

La pitié, pour se muer en action morale ou politique, doit passer par un discours. Boltanski identifie trois manières de discourir, trois topiques, c'est-à-dire « des registres de description permettant de transporter à quelqu'un d'autre la représentation de la souffrance et, en même temps, les sentiments qu'elle vous a inspirés. »<sup>12</sup>

Ces trois topiques se réfèrent à des régimes d'action bien différents.

La première topique est celle de la **dénonciation** : le spectateur sympathise positivement avec le malheureux et s'insurge contre le responsable de la situation. La pitié se transforme en indignation, en dénonciation, en accusation. Cette topique s'intéressera en premier lieu à la question de la responsabilité ou de la défaillance, cherchera à dénoncer les coupables et à obtenir réparation pour les malheureux. On se situe ici dans un régime de justice, qui suppose un cadre préalable, des principes d'équivalence établis, et un regard vers le passé pour y chercher ce qui a failli.

La seconde topique est celle du **sentiment** : on laisse de côté le persécuteur et on sympathise non seulement avec les victimes, mais aussi avec le bienfaiteur qui leur vient en aide.

Cette topique met en suspens la question de la responsabilité, et avec elle celle de la justice, pour se concentrer sur l'urgence : on ne cherchera ni coupable ni réparation, mais, en alliance avec une figure qui se porte au secours des victimes, on tentera de prêter main forte dans l'instant présent. Cette topique se situe, selon Boltanski, plutôt dans un régime d'amour. Le régime d'amour, contrairement au régime de justice, ne nécessite aucun principe d'équivalence, et même l'écarte, puisqu'il ne s'embarrasse pas de compter ni de comparer. La topique du sentiment est typiquement celle de l'action humanitaire : on agit, peu importe les causes, l'urgence seule compte.

La troisième topique s'est construite, dit Boltanski, en réaction aux critiques formulées à l'encontre des deux autres ; c'est la topique de l'**esthétique** : la sympathie du spectateur n'est dirigée ni vers celui qui souffre, ni vers celui qui lui vient en aide, ni contre le persécuteur, mais vers l'artiste qui dépeint les souffrances du malheureux ; tout ce qu'on peut faire pour le malheureux, c'est de montrer la généralité de sa souffrance en en faisant un objet esthétique.

## ET QUAND LA SOUFFRANCE N'EST PAS À DISTANCE ?

En quoi les réflexions de Boltanski peuvent-elles être utiles dans un cadre où la souffrance dont on parle n'est, en réalité, pas à distance, puisqu'elle se vit au sein même de la population ? C'est bien le cas dans les deux émissions qui nous occupent : il est question de la pauvreté hic et nunc, à nos portes, dans nos rues.

D'abord, force est de constater que dans nos sociétés occidentales dominées par les valeurs de la classe moyenne, la proximité spatiale et la proximité sociale sont souvent déconnectées, et qu'on sera plus volontiers attendri par le spectacle télévisuel d'un malheur lointain que par la vue d'une

12 C. Blondiau, J.-C. Sevin, « Entretien avec Luc Boltanski... », *op. cit.*

personne dans le besoin dans le quartier voisin. En d'autres termes, la pitié supplante la compassion. Et paradoxalement, c'est en mettant une distance virtuelle par écran interposé que les médias rapprochent, virtuellement toujours, ceux qui en réalité n'ont jamais été éloignés.

Ensuite, il nous semble que des émissions comme les Enfoirés et Viva for life s'apparentent à des émissions humanitaires. Pour Boltanski, l'humanitaire relève principalement de la topique du sentiment. N'est-ce pas le cas de nos deux émissions ?

Pour les Enfoirés, surtout, c'est assez clair : trente ans plus tard, la photo géante du bienfaiteur, Coluche, créateur des restos du cœur, est toujours en toile de fond des spectacles, bien qu'il soit décédé un an seulement après le début de l'action. Et la chanson emblématique déjà citée explicite bien qu'on n'est pas tourné vers un régime de justice, mais vers un régime d'amour :

« J'ai pas de solution pour te changer la vie  
Mais si je peux t'aider quelques heures, allons-y  
Y a bien d'autres misères, trop pour un inventaire  
Mais ça se passe ici, ici et aujourd'hui »

Même topique pour Viva For life, mais ici ce sont trois animateurs d'une chaîne radio qui sont les figures emblématiques invitées à être suivies par les spectateurs.

La topique de l'esthétique est cependant elle aussi bien présente dans les deux émissions, avec des raffinements divers, et c'est justement elle qui met à distance « de sécurité » ce pauvre proche que trop souvent, on ne saurait voir, tout en souhaitant l'aider. Des artistes, dans les deux émissions, prêtent leur concours à l'opération, et dans le cas des Enfoirés, chaque année, une chanson spécifique est créée pour les restos du cœur.

La polémique actuelle à propos de « Toute la vie », la dernière chanson des Enfoirés pour la saison 2015, nous semble emblématique de ce détour par l'esthétisation. Jugé réactionnaire, le clip de cette chanson enflamme la toile depuis quelques jours ; on lui reproche d'être anti-jeunes. Le clip oppose un groupe de jeunes qui reprochent à un groupe de « vieux » (joués par les Enfoirés) de leur léguer un monde sans avenir ; les vieux leur conseillent de se bouger, eux qui ont « toute la vie » devant eux. Jean-Jacques Goldman est même, pour le coup, sorti de sa « retraite médiatique » pour participer à un sketch en forme de fausse interview pour le Petit journal de Canal +<sup>13</sup> ; sketch qui lui-même fait le tour des réseaux sociaux et les choux gras des journaux ; sketch qui lui permet de s'en tirer par une pirouette, sans s'expliquer sur le fond. Djamel Debouze, comme d'autres artistes, est monté au créneau pour prêter main forte à ses collègues : « Qu'est ce qu'on vient faire chier les Restos du Cœur ? », renvoyant les arguments négatifs à la mauvaise conscience de ceux qui les ont proférés. Mais tout peut faire farine au moulin de la bonne cause : ce (pas si) « bad buzz » fait monter en flèche les ventes du CD... vendu au profit des Restos du Cœur. Preuve s'il en est qu'on est bien là dans la topique de l'esthétique, qui permet un dérivatif au « concernement » des spectateurs.

Remarquons cependant que la topique de l'esthétique vient cette fois relayer une topique de dénonciation tout en la désamorçant doublement : l'interpellation porte sur un conflit de génération, sans aucune dimension politique, d'une part, et, d'autre part, le caractère « sympathique » des « aînés » renvoie l'interpellation aux caractéristiques de l'adolescence et à la compréhension qu'elles méritent. Plus interpellant : la présence d'une dimension politique cachée, puisque le message des « aînés » s'inscrit dans la logique bien connue de « l'activation » : il faut que la jeunesse se bouge, elle a tout en mains, ceux qui ont réussi ne le doivent qu'à leur industrie personnelle, etc.

## DEUX DÉRIVES POSSIBLES

En quoi cela peut-il être un problème que ce soit une logique humanitaire qui prédomine dans ces émissions ? Nous y voyons en tout cas deux dérives possibles, propices à endormir les esprits.

13 [www.canalplus.fr/c-divertissement/c-le-petit-journal/pid6811-eric-et-quentin.html?vid=1225938](http://www.canalplus.fr/c-divertissement/c-le-petit-journal/pid6811-eric-et-quentin.html?vid=1225938).

La première, c'est **le passage insidieux d'un régime d'amour à un régime de routine**. N'est-on pas dans ce cas de figure avec les Enfoirés, qui, bien que recueillant depuis trente ans des sommes considérables, n'en finissent pas de tenter d'aider des gens toujours plus nombreux, au point que le président des restos du cœur doit tirer la sonnette d'alarme avec 7 millions d'euros de déficit ? Tous les ans à la même date, la campagne des Enfoirés revient, ce qui n'a rien de répréhensible en soi, bien entendu, mais qui tend à mettre comme principes d'équivalence des rendez-vous ritualisés, de plus en plus d'ailleurs dans la topique de l'esthétique plutôt que dans la topique du sentiment. Plus les rendez-vous sont ritualisés et plus ils vont vers la topique de l'esthétique, plus on reste dans des logiques d'action en régime de paix. Et plus on s'éloigne de principes d'équivalence qui devraient relever d'un régime de justice sociale, ce qui suppose la dispute.

Dans les médias, ces routines se multiplient autour de la question de la pauvreté (nous pensons par exemple, outre Viva for life dont la troisième « saison » est d'ores et déjà annoncée, aux campagnes de la RTBF comme « Hiver...(millésime) »).

La seconde dérive se situe au niveau politique.

Luc Boltanski estime avoir pu, dans son livre, donner « une justification conditionnelle de l'action humanitaire, mais seulement dans le cadre limité d'une « politique du présent », c'est-à-dire à condition qu'elle ne soit pas instrumentalisée par l'Etat avec pour objectif politique d'offrir, par le truchement des médias, **un substitut symbolique à l'action politique** [...] ». <sup>14</sup>

Un substitut symbolique à l'action politique, n'est-ce pas ainsi qu'apparaît le don du gouvernement fédéral à Viva For Life, alors même que les soutiens structurels à l'associatif s'amenuisent et que les politiques sociales n'en finissent pas de frapper les plus défavorisés ? En Flandre, l'initiative de la ministre en charge de la lutte contre la pauvreté, Ingrid Lieten, en 2013, avait suscité des critiques <sup>15</sup> avec sa collecte de fonds via le « Kinderarmoedefonds » Est-il bien opportun, se demandaient d'aucuns, qu'à leur tour les pouvoirs publics collectent les fonds ?

## CONCLUSION

Les deux « événements » médiatiques que nous avons analysés manifestent la prétention du champ médiatique à « orchestrer » les actions des autres champs. Par rapport à un succès d'audience, quel acteur politique oserait « ne pas en être » ou s'y opposer ?

Il reste que s'installe ainsi une forme d'obscénité esthétisée, qui non seulement s'accommode d'un appauvrissement structurel qui s'aggrave, qui se contente d'un traitement « humanitaire » ponctuel de la question, qui feint d'apporter une « solution » qui n'apparaît telle qu'à ceux qui ne sont pas soumis aux difficultés concernées, mais qui a, en outre, l'indécence de tenter d'en retirer un profit symbolique, en apparaissant dans le rôle du « bienfaiteur » - plutôt que dans celui du « responsable » ; il est vrai que ce terme semble désormais réservé à ceux qui, privés de droits, sont invités « à se bouger » pour s'en sortir : n'ont-ils pas tout et toute la vie pour y arriver, accompagnés de la bienveillance tutélaire de ceux qui y sont arrivés ?

L'indécence devient ultime lorsqu'il apparaît que le bienfaiteur sanctifié par l'entreprise médiatique, tel Gad Elmaleh, s'est rendu coupable... de fraude fiscale, affaiblissant ainsi très directement, dans sa zone de responsabilité individuelle, les possibilités de redistribution structurelle des richesses...



### Pour citer cette analyse

Jacqueline Fastrès et Jean Blairon, « Pauvreté et médias - Vers une politique de la pitié, au détriment d'une politique de justice sociale ? », *Intermag.be*, [en ligne], Analyses et études RTA asbl, mars 2015, URL : [www.intermag.be/503](http://www.intermag.be/503).

14 L. Boltanski, 16 décembre 2006, Postface à *La souffrance à distance*, *Op. cit.*, p.440-441. C'est nous qui soulignons.

15 <http://fundraisers.be/index.php/fiches-info/cibles/entreprises/mecenat-rse-sources-menu/27-actualites/actu-belgique-categ/171-kinderarmoedefonds-art1>.